

CHRISTINE
KERDELLANT

PIERRE
MAURIENNE



**J'ai bien aimé
le soir aussi**

roman

DENOËL

Extrait de la publication

J'ai bien aimé le soir aussi

DES MÊMES AUTEURS

DE CHRISTINE KERDELLANT

Romans

Les Fils de Ramsès, avec Éric Meyer, J.-C. Lattès, 2010.

La Porte dérobée, avec Éric Meyer, Robert Laffont, 2007.
Pocket, 2009.

Dix minutes après l'amour, Flammarion, 2002. J'ai Lu, 2004.

Les Chroniques de l'ingénieur Norton, Belfond, 1997.

Documents

Les Ressuscités, avec Éric Meyer, Flammarion, 2004. J'ai lu, 2006.

Les Enfants-puce, avec Gabriel Gresillon, Denoël 2003.

Le Prix de l'incompétence, Denoël, 2000.

Les Nouveaux Condottieres, Calmann-Lévy, 1994.

DE PIERRE MAURIENNE

Ce nom est un pseudonyme; cependant cet auteur a également publié plusieurs ouvrages sous son véritable patronyme.

Christine Kerdellant
Pierre Maurienne

J'ai bien aimé
le soir aussi

roman à quatre mains

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2013

Extrait de la publication

*Pour Françoise Verny
qui l'a attendu si longtemps*

(ELLE)

« Rien n'existe tant que cela n'a pas été écrit. »

Virginia Woolf

(LUI)

« Les contes de fées sont la seule vérité de la vie. »

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY

AVERTISSEMENT

Les amants veulent préserver la grâce de leurs débuts, c'est un orgueil ordinaire. Certains emplissent des albums, d'autres alignent les vers. Mais un livre ! Un paragraphe peut changer le cours d'une vie. Nous avons sous-estimé le danger. Nous voulions nous offrir l'un à l'autre un cadeau.

Les questionnements sont venus trop tard. Où tracer la frontière entre ce qui peut être dit et ce que l'on doit garder pour soi ? Où passe la ligne entre ce qui peut être confié à l'autre et ce qui peut être révélé au lecteur ? Trois ou quatre cercles enserrant le réel, qui demande, pour être seulement approché, un long cheminement d'honnêteté en soi.

Ce récit n'est pas un roman, mais notre vérité. Elle n'a pris corps, comme dans un tableau cubiste, qu'appréhendée sous plusieurs angles. Il y a eu d'abord nos « chapitres », votre perception des faits et la mienne, rédigés pour l'œuvre commune. Ensuite, nos échanges quotidiens, mails et textos, qui mettent en perspective les textes, mais n'étaient pas destinés au roman. En leur ajoutant aujourd'hui le fil rouge de ma voix intérieure, je crée un point de vue supplémentaire. Je suis juge et partie, et je m'arroge le dernier mot. Mais comment terminer ce livre sinon ?

PREMIÈRE PARTIE

LES AGUETS

Je ne me souviens pas de notre première rencontre, ni des deux ou trois suivantes. La première fois, la vraie, ce fut ce rendez-vous au café glauque.

Ce n'était pas un jour de pluie, juste de grisaille. Un soir maussade, d'avril ou de mai. 18 heures. Vous êtes arrivé avant moi, vous vous êtes assis au fond de la salle, dans l'ombre, une table isolée. Quand je me suis avancée dans la lumière du néon, j'ai pensé que vous me voyiez et que je ne vous voyais pas. J'ai marché vers vous, bancale. Le col en V de mon pull, un peu trop profond, me gênait.

Je regrettais d'être là. Vous m'aviez forcé la main. Vous imaginiez que je pouvais vous aider à défendre votre cause. Nous faisons partie du même club de réflexion, vous étiez un ami d'ami, je n'avais pas eu le choix. C'était un lundi, jour de bouclage du magazine. J'ai annoncé la couleur :

« Je n'ai que vingt minutes. »

Vous avez souri. Puis lâché cette phrase saugrenue :

« Si je comprends bien, j'ai vingt minutes pour vous séduire. »

Jusque-là, vous n'étiez personne. Ou plutôt si : un contact haut placé que j'allais décevoir. J'aurais préféré vous faire perdre le moins de temps possible.

J'ai levé les yeux, j'ai croisé les vôtres. Difficile de faire autrement. Ils vous happent comme le lièvre dans la lumière des phares.

J'ai détourné le regard. Par la fenêtre, on ne voyait pas le ciel. Vous avez débité votre boniment. Une cause militaire à défendre. Je ne vous ai pas interrompu. Vous n'étiez pas facile à interrompre. Vous aviez le ton, la voix, le verbe du général que vous étiez. Ce jour-là, je n'ai pas vu que vous étiez beau. Ce n'était pas écrit sur votre visage, que vous aviez séduit des centaines de femmes.

Je n'ai pas cherché à vous tenir tête. Mon décolleté me gênait, qui s'entrouvrerait. Je profitais des moments où vous baissiez la tête pour le rajuster. Plus tard, vous m'avez avoué que vous n'aviez rien perdu de mes gestes. Mon embarras vous avait amusé. De si petits seins, et une telle peur qu'on les aperçoive.

Nous nous sommes quittés sur le trottoir. Une rue à sens unique, où les bus circulent à contresens, en klaxonnant. Un taxi a failli m'écraser lorsque j'ai traversé.

Il pleuvait, peut-être. Si j'avais su qu'un jour je devrais écrire un livre sur cette histoire, j'aurais noté tous les détails sur mon carnet. Mais je ne pouvais pas le deviner. Même vous, vous ne vous doutiez de rien, en sortant du café glauque.

Je vous ai appelé quelques jours plus tard pour vous expliquer comment j'exploiterais vos informations. Je n'avais gardé qu'une prédiction macabre, accessoire dans votre discours. Vous n'avez rien laissé paraître de votre déception.

Deux mois ont passé. Votre prédiction s'est réalisée. Vous en avez été le premier consterné. Je descendais la rue des Martyrs quand vous m'avez appelée.

« J'aurais préféré ne pas avoir raison, vous savez. »

J'aurais préféré aussi ne pas passer pour la journaliste la mieux informée de Paris. Mais je vous étais redevable, je vous ai invité à déjeuner.

« En ce moment, c'est compliqué, je change de métier. Je vous recontacte en septembre. »

Nous étions au milieu du mois d'août. J'ai pensé que vous ne rappelleriez jamais. J'étais vexée.

Mais vous avez tenu votre promesse.

Le cas Léa W. : un défi ordinaire (journal de Philippe)

Pourquoi pas elle? C'est mon jeu depuis longtemps. Et moins cela semble simple, plus cela m'amuse. Dans son cas, sans nul doute, je devrai user de patience et d'instinct. Intéresser, surprendre... provoquer. Laisser mûrir, laisser venir, n'avancer qu'à coup sûr.

Le cas est intéressant. Rien ne la prédispose à s'intéresser à moi. Journaliste, *L'Express*, avec sûrement un fond instinctif d'antimilitarisme. On ne peut pas s'inscrire dans les pas de Françoise Giroud et ne pas avoir de sympathie pour les vieilles thèses de Servan-Schreiber. Elle tourne dans son club au milieu des dirigeants d'entreprise, des millionnaires à coups de stock-options et de jetons de présence. Un monde qui n'est pas le mien, et que je connais mal. Des centres d'intérêt différents, un niveau de vie sans rapport. Depuis que J. m'a invité à venir régulièrement à leurs dîners, je finis par m'habituer. Cela m'amuse, ces conversations que je ne comprends qu'à demi. Je les intrigue un peu, avec ma candeur, mes préoccupations dont ils n'ont que faire et mes grands principes qui détonnent dans un milieu où l'on ne pense que cash-flows, LBO, fonds souverains et scénarios de sortie de crise. Jouons de cela : je suis différent, et indifférent

à ce qui fait son monde. C'est ma faiblesse. Donc, c'est ma force.

Il serait difficile de ne pas la remarquer : elle est la seule femme dans cet univers masculin. Et quelle femme ! De toute façon, on la remarquerait. Elle est grande, belle, sûre d'elle, à l'aise, toujours habillée avec recherche. Élégante, port altier. Clair visage, bien dessiné, encadré par de beaux cheveux longs, jusqu'aux épaules. Du caractère. Nez droit, grand mais sans excès. Très beau regard, étonnamment profond, mais qu'elle ne croise jamais avec moi (je ne dois pas être grand-chose pour elle !). Au club, j'écoute distraitement et je la regarde, avec sa façon tranquille de poser des questions faussement ingénues. Impossible de l'approcher à la fin des dîners. Elle part aussi vite qu'elle est venue. Je la regarde se dérober : elle descend les marches du perron, très vite, légère ; balançant vivement son sac, elle s'efface d'un pas rapide. Déjà disparue. Un oiseau. On dirait un grand oiseau. Léger, vivant, mais d'un autre monde que le nôtre.

Elle semble insaisissable. Nos histoires de vie sont totalement opposées. Un trait semblable, pourtant, et qui m'intrigue : elle écrit. Pas, ou plus, des essais, mais des romans. Et quels romans ! *Dix minutes avant l'amour*, *Dix minutes après l'amour*... Cela mérite tentative et persévérance. Que cache-t-elle derrière ces titres provocateurs, elle si sérieuse, si retenue ? Physique ou intellectuelle ? J'ai cru comprendre qu'elle était divorcée : par amour ou par désamour ? Aime-t-elle aujourd'hui ? Je dois trouver un prétexte. Capter son attention, au moins un instant.

Juin 2008. Je l'appelle rue de Châteaudun, avance des éléments de débat qui devraient l'intéresser. Rendez-vous obtenu, du bout des lèvres. Elle est très occupée et il y a des

journalistes spécialisés pour cela. Enfin, nous appartenons au même club. Une demi-heure maximum. Oui, au pied de son bureau ; un petit café au coin de la rue, juste en dessous de Notre-Dame-de-Lorette. Je suis plus qu'à l'heure, au fond, face à la lumière afin que mon regard soit éclairé, dans l'axe de la porte pour la regarder me chercher. Dommage, l'endroit est triste : ce n'est pas ce dont je rêvais. Coup de fil ; elle sera un peu en retard, désolée. Dix minutes de retard, je n'aime guère cela ; elle avance, l'air sombre, visiblement pressée d'expédier ce rendez-vous qui l'ennuie. Politesses froides.

« Désolée, je n'ai vraiment que vingt minutes.

— J'ai donc vingt minutes pour vous séduire... »

Regard étonné, puis hostile : quelle outrecuidance ! Habits sombres. Décolleté agréable, mais visiblement trop ouvert à son goût, qu'elle cherche régulièrement à resserrer d'un geste crispé. De quoi s'agit-il ? Je débite mon affaire, avec cœur : il faut accrocher. Petite écriture serrée sur le carnet noir, pas de questions. Une attention plus marquée pour tel détail... que je retrouverai d'ailleurs avec surprise en « exclusif » dans son magazine. Coups d'œil furtifs à sa montre. Je cherche à être convaincant, je suis incomplet. Je plaide la brièveté.

« Oui, d'accord pour déjeuner, mais impossible avant le mois d'août. »

Un peu tardif, mais point marqué. Ouverture faite. Il faut confirmer. Petite carte de remerciement accompagnée de quelques-uns de mes livres pour consolider l'intérêt des échanges futurs. Appel en retour : un grand merci et toujours d'accord pour déjeuner à la rentrée. Parfait. Je peux partir sereinement en vacances. Je me donne deux mois au retour pour boucler cette affaire. Concrètement, je l'espère.

Table

<i>Les aguets</i>	13
<i>Les corps brûlés</i>	163
<i>La vie en sursis</i>	273



J'ai bien aimé le soir aussi Christine Kerdellant et Pierre Maurienne

Cette édition électronique du livre
J'ai bien aimé le soir aussi
de Christine Kerdellant et Pierre Maurienne
a été réalisée le 09 avril 2013
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114421 - Numéro d'édition : 246897).
Code Sodis : N53847 - ISBN : 9782207114445
Numéro d'édition : 246899.